

24
partants
jeudi
à
Maisons-
Laffitte

Nos pages jaunes
au centre du journal

France-Soir

N° 12.167

DH J

Allemagne 1,50 DM • Angleterre 40 pence • Belgique 22 F belges •
Canada 1 \$ 10 • Espagne 100 pesetas • Canaries 115 pesetas • Italie
1 000 lire • Luxembourg 23 F lux. • Pays-Bas 1,75 florin • Suisse
1,20 FS • Maroc 3 dirhams • Tunisie 220 mil. • Côte-d'Ivoire 330 F
CFA • Sénégal 340 F CFA • Grèce 55 drachmes.
ISSN 0182-5869

Paris, mercredi 28 septembre 1983 3,80 F

100, rue Réaumur, 75002 - Tél. 508.28.00

TRIO
QUARTÉ

4 PAGES
SPÉCIALES

Le témoignage de Mireille Mathieu • Le
récit de Jacqueline Cartier • Tino, l'acteur,
par Robert Chazal • Toutes les photos

PAGES 4 à 7

On ferme les yeux, on écoute. Toute la France entend sa voix

Adieu Tino



Simple, gentil, naturel : jusqu'au bout, Tino Rossi aura gardé son sourire amical pour tout ce qui l'entourait, pour tous ceux qu'il aimait, pour sa famille et ses amis, pour le public qui l'adorait et qu'il adorait. Un public auquel il avait donné rendez-vous il y a dix ans au Casino de Paris, et qui était venu en masse lui faire un triomphe.

Médecin
ou
plombier ?

LA comparaison ne me serait jamais venue à l'esprit si un disciple d'Hippocrate ne l'avait employée pour mieux faire comprendre au grand public le sens de ses revendications corporatives : les médecins estiment injuste d'être moins payés que les plombiers lorsqu'ils se déplacent.

Loin de moi l'idée d'établir une quelconque hiérarchie entre celui qui vidange les radiateurs et celui qui purge les corps. Même si en salle de garde les chirurgiens parlent volontiers de « tuyauterie ». Même si les artisans qui ont en charge la bonne santé de nos lavabos font, en raison de leur nombre réduit (on man-

BOUVARD
Et toc !

que u'avantage de plombiers que de médecins), figure de démiurges.

Je note cependant au passage que le plombier semble astreint à une déontologie plus sévère. On ne lui pardonnerait pas de ne pas trouver l'origine d'une fuite et il serait déconsidéré si une chaudière rendait l'âme en sa présence.

Les médecins, eux, doivent parfois baisser les bras devant la nature et reconnaître qu'ils ont dans leur partie moins de pouvoirs que le plombier dans la sienne. C'est donc un double pretium doloris — la douleur du malade mais aussi la leur — qu'il convient d'honorer.

En page 2

ON ferme les yeux... On fait silence au fond de sa mémoire... On écoute. Et toute la France entend sa voix. C'est ainsi, Tino Rossi nous a quittés, mardi matin. Les obsèques religieuses auront lieu jeudi à 11 heures dans l'église de la Madeleine à Paris et il sera inhumé, vendredi, à Ajaccio, dans sa terre natale de Corse.

C'est un ami qu'on perd. Plus ou moins proche. Plus ou moins intime. Et même un peu plus qu'un ami. Enfin, quelqu'un qui faisait partie de la vie de chacun de nous. Un peu le frère, un peu l'oncle, si l'on veut.

Un cousin, voilà. Pour toute la France, c'est un deuil familial. Au revoir, cousin Tino...

Chez lui, boulevard Maillot à Neuilly, tous ses proches sont venus, hier, bien sûr. Jean Hébert, le directeur des Deux-Anes, un ami de cinquante ans, disait :

« J'ai appelé Laurent, son fils. Je savais que ça n'allait plus très bien. Depuis sa rechute, il y a quinze jours, il avait énormément maigri. Il ne mangeait qu'un jour sur deux et souffrait de se sentir diminué :

» Il va très mal, m'avait dit Laurent.

« Ce matin, à 8 heures, il m'a appelé pour me dire :

« Papa est mort ».

« Et j'ai pleuré.

On a vu, à Neuilly, un Bernard Blier extrêmement pâle ; un Jacques Chazot les yeux perlés de larmes, un Guy Lux en lunettes noires. Beaucoup

Claude YELNICK

▲▲▲ Suite page 4

A NE PAS MANQUER
DEMAIN dans France-Soir

Dossier consacré
aux différents
Prêts immobiliers

écrit par
MARC DE LEUSSE

Informations publicitaires :
Nicolas H. DESPOINTES
Téléphone : 508.28.00 - poste 2264

SOMMAIRE

7 erreurs p. 2
Mots fléchés p. 10
Mots croisés p. 10
Sports p. 15
Bandes dessinées p. 20
Horoscope p. 21
Bourse p. 21

Femmes p. 22
Roman p. 22
Spectacles pp. 22 à 24
Télévision pp. 25 à 26

La météo
de jeudi
en page 3

L'article de Guy Baret est en page 8

TELEVISION

Quel présentateur pour
le Journal de 20 heures ?

Notre bulletin-réponse en page 25



« C'était un géant »

tandis que s'amoncellent les télégrammes et les témoignages de ceux qui ont aimé, admiré le plus célèbre des chanteurs de France

MORT dans la nuit, mort dans la paix, mort entouré de ses siens dans cet appartement de Neuilly où il se trouvait si bien, Tino présente un visage calme, serein, où ne se lisent plus les souffrances de la maladie. Il repose depuis hier dans la chambre aux volets clos revêtu d'un costume bleu, celui qu'il portait en scène.

Les premières fleurs viennent d'arriver, des roses rouges.

« Il les aimait tant », dit la parente qui les dépose sur l'autre moitié du lit.

Leur parfum se mêle à cette implacable odeur d'encens qui flotte dans l'air. Entre ses mains, un christ en vieil ivoire, nu, dépouillé.

A son cou, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

Les proches chuchotent, sans pouvoir camoufler leur accent chantant de l'île de Beauté. Leurs noms rebondissent comme autant de cascades. Piétri, Michelangeli, Orsoni. La garde, comme pour l'autre Corse, la vieille garde des amis fidèles. « Le dernier des monstres sacrés », me dit l'un d'eux. « On n'en retrouvera plus comme lui. »

Le chagrin passe dans le sillage de Lilia Rossi, sa femme, frêle, envoûtante, tremblante et pourtant debout, un mot pour chacun, une larme avec tous.

La surprise saisit quand une femme blonde, en chemisier blanc, se redresse et passe : de profil, c'est Tino. « Je suis sa fille Pierrette, dit-elle. Je sais, on n'a pas souvent parlé de moi. » Elle a

ses yeux, son nez, sa mâchoire.

Et puis soudain, dans le couloir, c'est toute la douleur du monde qui entre avec Laurent, la fraternelle embrassade, les mots inutiles qu'on a du mal à prononcer. Pourtant, si, il en a un que je n'oublierai pas :

« C'était un géant », dit-il avec force, l'œil noir comme si quelqu'un allait contester. « C'était un géant », m'a répété Lilia plus tard, assise à son petit bureau où elle décachète les télégrammes qui s'amoncellent, parcourant les textes sans les lire, pleurant parfois une larme de plus sur une signature plus touchante, plus personnelle, avant de les remettre dans leurs enveloppes bleues avec un ordre d'où son esprit est absent.

Il est ailleurs. « J'y retourne », dit-elle. Et comme quelqu'un se lève pour l'accompagner, pour la soutenir, elle l'écarte, d'un geste doux mais décidé : « Non, j'y vais seule. » La porte se ferme sur son ombre.

J'ai dans la main une carte qu'une main anonyme vient de déposer à la porte de l'immeuble. Lilia me l'a tendue, sans un mot, avant de s'esquiver pour être seule un instant de plus avec son amour de toujours. J'y lis : « J'ai chanté « Marinella » en 1937. Ce matin, je pleure. »

Il n'est pas seul à pleurer. Pour un peu, tout le monde ici s'excuserait de parler, de sourire presque : « Je l'ai veillé toute la nuit », dit Roland Gerbeau, qui eut son heure de gloire, chanteur de charme comme Tino. « En fait, je ne l'ai pas quitté depuis deux jours, depuis qu'on l'a ramené de la clinique. Je ne peux pas parler de lui au passé. C'est comme s'il était là, en train de se reposer à côté. »

Les dernières vacances

Au bord des lèvres, tous, ils ont les dernières vacances, cet été heureux en Corse après la première alerte du mal, la première intervention chirurgicale de mars : « Il se baignait deux fois par jour, dit encore Lilia. Il mangeait de tout, et surtout des poissons que lui rapportaient les pêcheurs. »

« Je lui avais dit : « Mâfie-toi des moules », confie Johnny Stark, le cheveu blanc en bataille, le visage un peu plus rouge que d'habitude. « Et il m'avait répondu : « Mais c'est que je les aime, les moules. »

Mireille Mathieu est venue deux fois, repartie deux fois tête baissée pour cacher aux photographes son visage déchiré de douleur. Jean-Jacques Debout passe, sans voir personne d'autre que Laurent et Lilia.

Joseph Franceschi sort après être resté plus d'une heure dans la demeure, le profil grave, l'air ailleurs.

Georges Cravenne raconte une anecdote, sorte d'exorcisme inutile : « A chaque fois, on se rencontrait pour Gabin, pour Chevalier, pour Piaf. Un jour, il m'a dit : « En tout cas, il y a un enterrement où on ne se verra pas, le tien ou le mien. »

Bernard Blier fait sa tête des mauvais films, ceux où il rage contre l'humanité, mais cette fois ce n'est pas du cinéma, il serre les dents, baisse la tête comme pour se cacher.

Et à l'intérieur, les souvenirs remontent pêle-mêle sur les lèvres de Lilia Rossi, faisant trembler la douce voix, aussi douce que restera dans les mémoires celle de son mari : « Il regardait la télévision tous les soirs. Il était heureux chez lui, avec nous. A la fin, il se réjouissait dans mes bras, tout recroquevillé, tu sais, comme un petit chien fragile. »

Et d'un mouvement extraordinaire, elle fait revivre ce dernier geste d'intimité, ce dernier geste d'amour en se recroquevillant à son tour sur sa chaise, serrant très fort contre elle son ombre imaginaire et pourtant si présente.

Yvon SAMUEL



Sa dernière photo en public : Tino Rossi est malade. Très gravement. Il espère, il lutte. Il sourit, comme toujours, confiant malgré tout. Il aime tant la vie. (Photo Sygma)



LE DESSIN DE TREZ

Pour « France-Soir »

Trenet le pleure en vers

Poète dans l'amour et dans la joie, Charles Trenet le reste dans ses chagrins. Interrogé par « France-Soir », il a répondu par quatre vers, composés sur-le-champ :

« L'ange Tino s'est envolé
 « Au vieux paradis des
 [enfance]
 « Un ami s'est perdu mais
 [pour le retrouver]
 « J'ai quelques soleils
 [noirs que j'écoute
 [en silence. »

Moins long qu'un long discours, et tellement plus joli.

Paris lui dira adieu jeudi à 11 h

▲▲▲ Suite de la page 1

d'autres. Et tous ceux du quartier qui se souviennent de leur « cher voisin » :

« Tino, c'est un peu de notre jeunesse qui s'en va... »

Mais c'est partout que les Français se souviennent. Dans la rue, au téléphone...

Il y a cet homme d'une quarantaine d'années, peut-être un peu davantage, en complet veston très strict, petite moustache, l'air grave, presque sévère :

« Tino Rossi ? Il est encore plus grand mort que vivant. »

« Mais... Vous savez qui a dit cela avant vous ? »

« C'est Henri III, après avoir fait tuer le duc de Guise. Evidemment que je le sais, je suis professeur d'histoire. »

Le barman du Fouquet's aussi est tout ému en montrant le fauteuil derrière le pilier face au bar à la table numéro 5.

« Il allait au cinéma l'après-midi et il buvait un « Galopin ». Il était client depuis 1930. Depuis ses débuts et les miens... »

« C'est bon de vivre »

Et voici deux petits garçons de neuf ans qui s'en vont à l'école :

« Tino ? C'est lui qui chante « Petit Papa Noël ». C'est dommage qu'il soit mort. Un peu comme Louis de Funès, hein ! »

Partout, quand on demande à un inconnu, homme ou femme, jeune ou vieux, de citer une chanson de Tino, presque toujours il répond aujourd'hui : « Petit Papa Noël ». Si vous voulez : « Petit Papa Noël. »

Un garçon solide, aux cheveux blonds ni longs ni courts, avec de longues jambes dans un blue-jean délavé à point :

« Tino ? Il va me manquer quelque chose sûrement. Presque comme si c'était Johnny qui parlait ! Mon âge ? Vingt-quatre ans. »

Une dame de 74 ans confie :

« C'est un peu de jeunesse qui s'en va quand on a dansé comme moi sur ses chansons. Au fond de ma Bretagne natale, il n'y avait pas une fête

de village sans les chansons d'amour de Tino. Toutes les jeunes filles avaient le béguin pour lui ! »

La petite fille de Gaston Ouvrard, le comique troyen, a aujourd'hui 25 ans :

« Tino Rossi, il me fait penser à mon grand-père. Le passage à la variété, à la chanson grand-public. »

On peut téléphoner aussi, au hasard, pour voir, pour entendre les réactions des Français qui décrochent, et c'est toujours la même réponse ou à peu près :

« Allô, oui. C'est ici la maison des coffres-forts. Moi, j'ai appris la nouvelle tout à l'heure en prenant le café. J'ai des enfants, onze et dix-sept ans. Ils connaissent très bien toutes ses chansons. Ils vont être très peiné, je vous assure. »

« Allô, oui. C'est bien le magasin de chiens et chats. C'est vous qui m'apprenez la nouvelle. Je reste sans voix. Vous permettez ? Je m'assois. Vous comprenez, j'ai de la famille en Corse... »

« Allô, oui. Ici le supermarché. J'étais en train de faire ma caisse. Les pièces viennent de me tomber des doigts... »

Enfin, il y a un maître de chais en pleine Bourgogne viticole, René Guihui, de Nuits-Saint-Georges. Il est, tout simplement, le président du club Tino Rossi, qui compte vingt et un mille adhérents dans le monde entier. C'est trop peu dire qu'il a été secoué par l'horrible nouvelle : il tient le coup parce que le téléphone ne cesse de sonner.

Il était allé chez Tino trois fois dans sa vie, au Scudo, près d'Ajaccio. La dernière fois, le 8 août, et Tino lui avait fait entendre sa dernière chanson qui s'appelait : « C'est bon de vivre. »

C'est bon de vivre, en effet, et c'est le dernier message du « cousin Tino », à qui toute la France dit aujourd'hui adieu, et nous reste ses chansons et, surtout, pour les petits enfants qui vont à l'école et les anciens qui attendent leur retour : « Petit papa Noël... »

Claude YELNICK

Dernier hommage du public

Les Parisiens pourront rendre un dernier hommage à Tino Rossi, après la messe qui sera dite en l'église de la Madeleine, entre 13 heures et 15 heures.

dit sa femme en pleurs

« Quand je chantais pour lui »

par Mireille Mathieu

Il me serait peut-être plus facile de parler de lui si je l'avais moins connu : ceux que vous aimez — comme si c'était la famille, votre famille —, quand ils partent, ils vous laissent des images que vous ne pouvez partager avec personne... Des images faites d'impressions, de regards, de rires, de gestes affectueux... comment traduire ça ? Des images de vie quotidienne. J'ai des instantanés de lui dans ma tête, et pour toujours, qui n'ont rien à voir avec le monde du spectacle.

La première fois que je l'ai vu, c'était dans un restaurant. Je débute alors, et Johnny Stark, qui avait pris ma carrière en main, était — et est resté jusqu'à la fin — un de ses amis intimes. (Ils avaient la Corse en commun.)

Intimidée

Alors, tout naturellement, il m'avait présentée à Tino. C'était pour moi, la petite ouvrière d'Avignon brusquement projetée dans la vie artistique, le rêve qui continuait. Je pensais quelque chose de très banal : « Si on m'avait dit l'année dernière que je déjeunerais avec Tino Rossi... » Tino, l'idole de ma mère !

J'étais si intimidée que je n'osais pas ouvrir la bouche.

Aucun son ne sortait. Tino remarqua : « Heureu-

sement que je l'ai vue à la télé ; j'aurais cru qu'elle était muette ! » Ça m'a fait rire. La glace était rompue. Il m'a dit aussi qu'il me comprenait fort bien, car lui était le plus timide de la terre... On se découvrit un autre point commun : aussi gourmand l'un que l'autre ! Au dessert, on échangeait des recettes...

A partir de ce jour-là, on partagea beaucoup de diners, de réunions en famille. Je me sentais aussi à l'aise avec lui qu'avec mon « parrain » dans le métier, Maurice Chevallier. D'ailleurs, je leur trouvais une ressemblance par la simplicité et l'extraordinaire conscience professionnelle. Tino me parlait du public : « Tu dois toujours le respecter. Pour lui, tu ne dois jamais être fatiguée, négligée. Il t'aime et tu dois te conduire envers lui comme avec un amoureux. » On avait bien ri quand il avait conclu que lui aimait le public « comme une femme » et que moi, je devais l'aimer « comme l'homme de ma vie »...

Il m'avait présenté à Marcel Pagnol et, comme j'étais encore intimidée, il l'avait prévenu :

« Ne t'inquiète pas. Elle ne parle pas, mais elle chante ! »

J'étais devenue amie aussi tout naturellement avec Lili (Lilia Vetti) et les enfants, Poupy (Laurent-Emmanuel) et Pierrette (la fille d'un premier mariage). Moi qui avais été élevée dans une famille me manquant parfois, je retrouvais là un esprit qui me plaisait. Rien à voir, bien sûr, entre le foyer ouvrier des Mathieu et celui de Tino, — milliardaire du disque — mais... si pourtant. Lui aussi avait été l'enfant d'une famille nombreuse et modeste. Nous parlions le même langage. Et puis... on avait l'accent du Midi.

Pour lui

La télévision nous a réunis souvent et c'est vrai que je n'aimais rien tant que faire un duo avec lui : on a chanté « Fièvres », « Maria, quand je vois tes yeux », « Petit Papa Noël... » Mais ce que je préférais, c'était lui chanter, chez lui, pour lui, comme ça, mes nouvelles chansons. Quand il souriait, je savais que c'était gagné.

Je suis sûre qu'aujourd'hui il ne voudrait pas que je pleure (quoique j'ai beaucoup de mal à m'en empêcher...). Car il m'avait dit, et je ne l'oublierai jamais : « Il faut chanter le soleil et l'amour : c'est tu pusses faire aux autres. C'est de cela dont les gens ont le plus besoin. »



Un peu voûtée, la bouche tirée, les yeux gonflés, Mireille Mathieu sort du domicile de Tino Rossi : elle vient de lui dire adieu.

Photo FRANCE-SOIR (Carlos Gayoso)

« Nous étions toutes amoureuses de lui »

De notre envoyé spécial
François CORRE

avoue une Ajaccienne
de la rue Fesch

mille était très pauvre. Il ne mangeait souvent que du pain et du sucre, mais il avait un très beau costume bleu marine que lui avait fait faire son père. C'était son seul costume d'ailleurs, mais il était toujours impeccablement propre et repassé.

« J'ai toujours été son admiratrice, même avant qu'il ait commencé à chanter. Plus tard, quand nous apprenions qu'il arrivait de Paris par l'hydravion, nous, les filles, nous courions toutes au port. Nous étions toutes amoureuses de lui. J'ai une photo de moi avec lui, debout sur un des flotteurs de l'appareil. Il était mince, il souriait rarement, mais quand il souriait, on était récompensées.

« La dernière fois que je l'ai revu, c'était le 15 août à la mairie, pour la fête de Napoléon. Je savais qu'il était malade et j'avais le cœur qui se brisait.

Annie Cordy :
« Il m'a fait débiter en France »

« C'est Tino Rossi qui m'a fait débiter en France, en 1951. Je présentais son spectacle au théâtre des Variétés à Marseille et je chantais trois chansons. Le soir de la première, il m'a dit : « C'est très bien, tu peux en chanter deux de plus... »

« Son métier, c'était chanter l'amour. Il l'a fait toute sa vie.

Jean-Jacques

Debout :

« Gentil, simple, intelligent »

Pour le chanteur-compositeur Jean-Jacques Debout, « Tino Rossi n'était ni une vedette ni une star mais quelqu'un avec qui on était habitué à vivre. Il donnait à chacun l'impression de chanter pour lui seul. C'était quelqu'un de gentil, simple, très intelligent ».

« C'est grâce à lui que j'ai débuté. Je me rappelle très bien lorsque, à dix-sept ans, il m'a invité à sa table pour me dire combien il appréciait mes chansons. Il m'a épaulé et c'est un peu grâce à lui que je dois de chanter. »



Dernière rencontre, et une grande tristesse : Bernard Blier, prestigieuse carrière de cinéma, ne reverra plus Tino Rossi, fabuleuse carrière de la chanson.

Photo FRANCE-SOIR (Serge Lansac)



Tino vient de mourir : la rue est triste. Une vieille dame apprend la nouvelle, elle pleure le chanteur de charme qui avait tous les charmes.

Photo FRANCE-SOIR (Carlos Gayoso)



Jacques Chazot a toujours dansé comme Tino a toujours chanté : avec sincérité, avec amour de son métier. C'était l'une des raisons de leur amitié.

Photo FRANCE-SOIR (Carlos Gayoso)

TOUTE la Corse est un peu orpheline depuis que Tino Rossi n'est plus, mais il est une rue d'Ajaccio où le déchirement est presque palpable : la rue Fesch, au cœur de la vieille ville. C'est là que Tino est né, a grandi, a commencé à chanter en dédiant des sérénades aux jolies filles du quartier ; c'est là aussi que Tino Rossi a appris à aimer.

Pour tous les anciens de la rue, c'est un peu de leur jeunesse qui est partie avec Tino, ce mardi 27, mais il suffit de les écouter pour revoir l'alerte silhouette, toujours vêtue d'un impeccable costume bleu marine, qui tournait la tête de toutes les filles. Mais il n'y avait pas que les filles qui aimaient Tino...

« Si j'ai connu Tino Rossi ! s'exclame Pierre Tosi, un très vieux homme. Il me semble encore le voir dehors, là, devant. Tous les jours sa mère était en train de coudre sur le pas de la porte. Son père, le tailleur, coupait. J'ai 86 ans et six mois, je suis de 96, alors il n'y a plus qu'à tirer le cordon pour moi, comme on dit, mais lui Tino il était encore jeune. Il adorait chanter dans la rue. Quand il revenait à Ajaccio, chaque fois qu'il me croisait, il me criait : « Alors, le bifteck, ça va ? » C'était une allusion à nos jeunes années, car nous étions pauvres, nous n'avions jamais de bifteck. Il n'était pas fier, Tino... »

« Les yeux qui piquent »

Antoine Fornacciari est tailleur, comme l'était le père de Tino. Il a, sur son comptoir, des photos dédiées du chanteur. Ses yeux humides et parfois sa bouche se tord sur un sanglot étouffé : « On est né dans la même rue. On a été élèves ensemble. On jouait au football rue Fesch, avec un morceau de carton attaché avec de la ficelle. Il n'y avait pas beaucoup de sous, chez lui comme chez moi. Après l'école, il a suivi son chemin, moi le

mien, mais chaque fois qu'il venait, il me rendait visite. »

Roland Merucci n'a pas très bien connu Tino : elle était plus jeune que lui, de quinze ans, mais elle était amoureuse de lui en secret, comme la quasi totalité des filles de la rue Fesch : « Il me souriait quand il passait dans la rue. On était content d'aller l'entendre chanter au Casino. Je le voyais souvent au bar, sur les quais, chez Yvonne et je demandai à un garçon de m'emmener boire un verre à une table proche de la sienne. Les garçons étaient jaloux de lui et refusaient souvent. Depuis que j'ai appris sa mort, j'ai les yeux qui me piquent. Toutes les filles de la rue Fesch sont comme moi, j'en suis sûre. »

« Prépare les beignets »

Charles Pardi était l'un des tout meilleurs amis de Tino. Il tient restaurant au coin de la rue Fesch et de la rue des Trois-Marie. La maison où Tino Rossi est né est au coin opposé du carrefour, au numéro 35. Charles Pardi est si bouleversé que, en parlant de Tino, il mélange le présent et l'imparfait : « C'est mon ami. C'est plus que mon ami. Il était du quartier. Nous étions même parents parce qu'un de ses neveux est marié avec une nièce à moi, mais en réalité, il était plus qu'un frère.

« J'ai eu de ses nouvelles par un ami, Jean Orsoni, il y a quelques jours, et il m'avait dit : « Je crois que Tino est très, très fatigué. » Alors, j'ai compris.

« Lui, Tino, il m'avait téléphoné quelques jours avant et il m'avait dit : « Tu peux me préparer les beignets de planchetti » (minuscules poissons) et les haricots de Soissons au mouton. J'arrive bientôt.

« Il me téléphonait souvent comme ça pour me demander de lui préparer un plat, une soupe paysanne comme autrefois ou des tripettes, mais là, cette dernière fois, j'ai compris qu'il ne mangerait jamais ses beignets : sa voix était joyeuse mais faible.

« C'était un brave homme et

un homme qui avait le sens de l'humour, un pince-sans-rire. Quand nous étions jeunes, il y avait une fille qui lui plaisait bien au 49 de la rue Fesch, au quatrième étage. Il lui chantait des sérénades mais la mère de la fille n'aimait pas ça.

« Un soir, avec Tino, nous y avons monté un bourricot et l'avons attaché à la porte de l'appartement. La mère se demandait ce qui se passait. Elle essayait d'ouvrir la porte, elle tirait et l'âne tirait de l'autre côté. Le bourricot, il avait été facile de le faire monter, mais pour le descendre, ça a été une autre histoire. On a mis des heures et des heures ! »

« La première fois qu'il était revenu dans le quartier après être monté à Paris, il était avec une grande vedette, Damia. Nous, tous les habitants de la rue Fesch, nous étions sortis pour voir le petit Tino au bras de la célèbre Damia. C'était en 34-35. Ils sont entrés au bar André et j'y suis allé avec eux. Il y avait des centaines de gens devant la porte qui étaient muets d'étonnement. Là, on a compris, que le petit Tino était devenu quelqu'un. Nous, ses amis, nous avons été contents, car nous étions depuis toujours qu'il n'était pas un homme ordinaire. »

« Nous courions au port... »

Joséphine Pieri a soixante-six ans, mais on lui en donnerait bien dix de moins. Elle a été très belle et cela se voit. Peut-être même plus belle que sa sœur qui, pourtant, fut jadis, élue miss Ajaccio. Dans sa boutique de la rue Fesch, Joséphine fabrique des « finichietti », autrement dit des calistons, ces gâteaux à l'anis qui ont la forme d'un huit.

« J'avais dix ans de moins que Tino et je le regrettais au début, car j'avais peur qu'il me trouve trop jeune. Avec ses yeux verts, ses cheveux noirs et brillants, c'était le plus bel homme d'Ajaccio. Je le regardais passer, rue Fesch, avec ses amis je ne voyais que lui. Il ressemblait en plus beau à Rudolph Valentino. Sa fa-



Tout a commencé



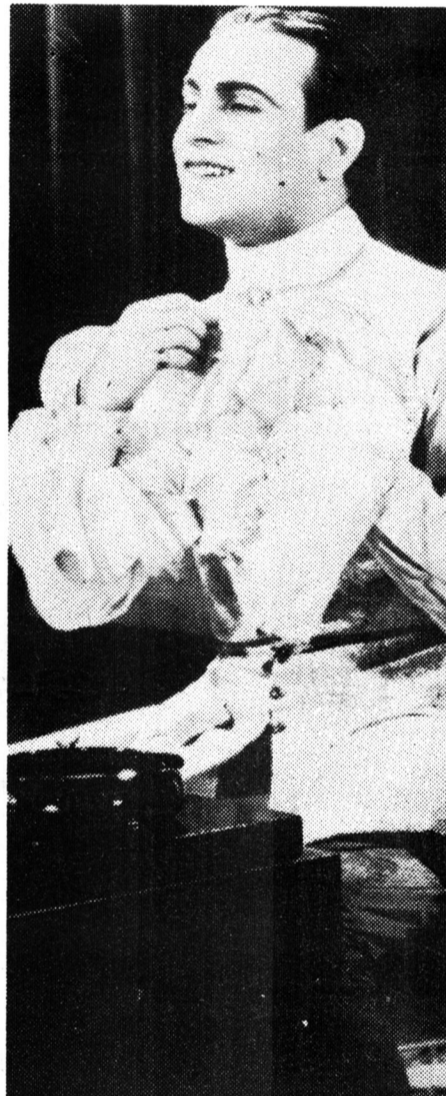
Une guitare, un foulard : c'est le Tino éternel, de films en chansons, et peu importe le costume puisqu'il a toujours la même voix suave et charmante de parfait « tenorino ».



Vie privée : Tino Rossi a rencontré Mireille Balin, l'une des plus séduisantes comédiennes de son époque. Vie professionnelle : ils tournent « Naples au baiser de feu ».



A onze ans, le petit Tino fait des rêves dans son costume « marin ». Mais lorsqu'il avoue à son père qu'il veut devenir chanteur, celui-ci lui répond : « Tu finiras dans la rue ! »



Une chanson, mais aussi un film : « Marinella », qui sera un succès et qui lui ouvrira les portes du cinéma.



« Fièvres » avec Madeleine Sologne en 1941 : l'histoire fait entrer Tino au couvent. Mais auparavant, ses admiratrices l'auront entendu chanter l'« Ave Maria » de Schubert.

Le jour où Tino avoua à son brave père de tailleur, Laurent Rossi, qu'il aimerait bien être chanteur, il reçut une paire de gifles et cet avis : — C'est pas un métier. La conclusion fut cette prédiction : — Tu finiras dans la rue.

Ce fut vrai à ceci près : c'est sur les affiches et non pas dans le ruisseau que Tino s'éleva, et jusqu'à l'année dernière où, rue de Clichy, il flamboyait au fronton du Casino. Admirable raccourci d'une carrière exemplaire : quarante-huit ans s'étaient écoulés mais lui demeurait, remplissant la salle, franchissant les modes et les régimes. Les présidents de la République sont passés. Lui avait été traité d'empereur par la presse qui, non sans malice, le comparait à Napoléon. Et, à ce sujet, il rappelait volontiers qu'André Castelot, dans son bouquin sur « Bonaparte », parle d'un cousin Rossi. « Le nom n'est pas si courant en Corse, se disent-ils. Tous les Corses se disent cousins du grand empereur. Moi qui le suis, je n'en parle pas ! ».

Issu d'une famille modeste

Avec passion, il collectionnait les objets de la famille impériale. « Seulement les beaux, précisait-il. Je suis lucide. Je ne suis pas fétichiste ». Il avait un faible pour celui que Victor Hugo a appelé « Le petit », ne donnant son adhésion qu'à une seule société historique, celle des « Amis de Napoléon III ». « Ma sympathie va plus au neveu qu'à l'oncle, parce

qu'il était un grand libéral. Il serait temps de le réhabiliter. Napoléon III a plus fait pour la France et la Corse que Napoléon Ier... Quant au Paris de l'ère moderne, il l'a créé. J'y pense chaque fois que je prends le boulevard Haussmann ! »

Mais sur la politique, il se refusait à toute déclaration : « La politique ne m'intéresse pas. L'être humain, oui. C'est pour lui que je chante. Les politiciens, sont encore plus que nous, les artistes, en butte aux critiques. Je ne les envie pas. »

Quand on lui demandait comment il avait senti pousser la vocation, il répondait : — Je n'en sais trop rien. Je crois que j'ai compris que ma voix faisait de l'effet quand je me suis aperçu que ma petite sœur Laurence, qui était du genre bébé hurler, se taisait quand j'ouvrais la bouche... »

Voilà. Sa carrière a commencé quand il était en culotte courte, avec des berceuses.

Il est donc né à Ajaccio. Une légende l'a voulu fils d'un riche tailleur et une autre, fils d'un pauvre tailleur. La vérité se situe entre les deux.

On n'est pas pauvres, mourant de faim, chez les Rossi, mais on est modestes. La maison est dans un quartier populaire, rue du Cardinal-Fesch. Papa tient boutique au 45, face à la grille du collège. Maman donne le jour au petit Constant dans un appartement au numéro 43. La vie est pleine de soucis. Il n'était donc pas question de payer des leçons de musique ou de solfège. Ce qui, plus tard, a permis des plaisanteries au sujet de « ce Tino qui ne savait même pas jouer de la guitare ». Or, c'était faux : le petit Tintin, comme l'appelle affectueusement sa famille, gratte les guitares qu'il rencontre, comme un jeu. Mais surtout, il chante

« Tu finiras dans la rue », dit à Tino son père, furieux d'apprendre qu'il voulait chanter

« comme l'oiseau », sans avoir appris. Parce qu'il a le naturel gai, heureux, que ça lui sort du gosier naturellement.

Plus tard, devenu star, il dira sérieusement, à Pierre Desgraupes inquisiteur, qu'il n'a jamais voulu, devenu grand, apprendre le solfège : « Si je savais qu'il y a un do et là un ré, si j'avais dans la tête que ces notes existent, ça me gênerait dans mon interprétation... Je crois que je ne me soucier des notes me laisse une liberté que n'a pas un chanteur éduqué. Scotto était comme moi. Il lisait à peine la musique. Ça ne l'a pas empêché d'écrire 4.000 chansons... »

Une mémoire étonnante

Donc, Tintin chante. Il chante en montant les bassines d'eau pour maman qui prépare une lessive ; il chante en berçant le petit frère Dominique ou la petite Laurence ; il chante en allant à l'école où il n'est ni brillant ni cancre. Tout près de la maison, il y a un marchand de musique, c'est-à-dire de « petits formats ». C'était encore l'époque où les chansons, éditées sur papier, paroles et musiques, se chantaient dans la rue et se vendaient après au cercle des curieux. Tintin n'avait pas besoin de les acheter : il n'avait pas de sous, et il ne savait pas lire la musique. Mais il avait l'oreille. Il écoutait et il retenait.

« J'ai toujours eu une mémoire étonnante. C'est elle qui m'a aidé. »

C'est pourquoi, devenu le grand Tino, il recevait trois fois par semaine, au saut du lit — sur le coup d'une heure de l'après-midi (c'était son côté farinier) ses compositeurs favoris : Scotto, d'abord, ensuite Francis Lopez, Bourtaire, Louiguy, Loulou Gasté, et les autres, et son accompagnateur Pierre Spiers. Il leur disait : « Chantez-moi même si c'est faux ! » c'était sa façon d'appréhender.

Mais à l'époque du petit Tintin, il chante à l'église et c'est un magnifique enfant de chœur, et puis aussi pour les filles parce que, très tôt, les demoiselles le trouvent irrésistible, quoique affreusement timide. Il ne sait pas leur parler. Alors, il chante...

Sa maman a raconté comment adolescent, alors que l'aubade en Corse était une tradition d'amoureux, il chanta sous les fenêtres d'une belle pour le compte d'un copain, très beau, très fort, mais à voix de casserole. La fille, étonnée, descendit de son balcon, subjugée, nouvelle Roxane... mais c'est avec le Tintin-Cyrano qu'elle partit. Ce fut sa première admiratrice. Elle se doutait pas qu'elle serait immortalisée par une chanson laquelle deviendrait aussi le premier film de la star Tino Rossi.

Une autre fois, Tintin avait eu moins de chance : chantant

pour son propre compte, il alla donner la sérénade à la jeune fille d'un officier de marine. Pantois, mais poussant tout de même la note juste, il attendait que sa belle apparaisse. Ce fut l'officier de marine qui se montra et lui jeta quelques sous.

Amoureux d'une violoniste

Sorti d'une école commerciale, Tintin fait différents petits métiers, ne reculant devant aucun pour n'être plus à charge de la famille : il gratte du papier chez un notaire, il devient changeur au casino d'Ajaccio. Le casino brûle. En un sens tant mieux : ne serait peut-être jamais né aux feux de la rampe Tino Rossi.

Tintin devenu grand fait son service militaire. Tintin est amoureux d'une violoniste du casino. Tintin a une petite fille Pierrette qui naît à Toulon d'un jeune père ayant tout juste vingt ans et cinq mois. Et Pierrette, quand elle aura vingt ans, à son tour, entrera dans la fabuleuse et folle troupe des Branquignols, au petit théâtre La Bruyère, jusque-là voués aux échecs ; ce fut le triomphe sous les yeux ébahis des papas célèbres venus voir jouer leur progéniture : Duvaleix, Luguet, Kretly (le musicien, papa de Gérard Calvi) et Tino Rossi.

Car Tino fut toujours un bon père, même s'il ne parlait que

rarement de ses deux premières épouses qui restèrent toujours à l'écart de sa vie artistique (« Tous les Corses me comprendront. Hors de la rue, on tire le rideau », dit-il un jour). La maman de Pierrette ne connut jamais le Tino Rossi glorieux.

Tintin, à l'issue de son service s'est fait un copain en la personne de P'tit Louis, natif d'Aix-en-Provence, qui le pilote dans les boîtes et fonde une modeste troupe. Il a une voix, Tintin, pourquoi ne pas la monnayer plutôt que de trainer dans des métiers obscurs, des arrière-salles et des bureaux crasseux ?

La première fois qu'il est applaudi, c'est à Menton par un régiment de chasseurs alpins. Il découvre donc qu'il peut avoir du succès, pas seulement en donnant l'aubade aux filles comme au temps du collège.

P'tit Louis l'embarque à Aix-en-Provence où il gagne un crochet en interprétant une scie à la mode : « Reviens, veux-tu... ». Et il n'a plus l'intention de partir de la scène.

P'tit Louis lui dit : — Mais... il te faut un nom de scène.

Tintin se rappelle à point que l'évêque qui a béni sa confirmation bafouilla et qu'au lieu de l'appeler Constantin en fit un Constantino...

« Qu'est-ce que tu penses de Tino Rossi ? — Formidable. »

Comme Elvis

C'est alors le grand soir dans le tout petit village de Lauris. Le public est rural. Un truc, ça ne prend pas... C'est un commerçant qui paie l'affiche. C'est ainsi qu'on peut lire : « Tino Rossi » et, en petits caractères « le roi des chanteurs de charme » et en énormes lettres : « le roi de la chaus-sure ».

C'est un peu plus tard, après ces débuts champêtres, que Tino déambule à Marseille avec son père, anxieux de savoir ce que devenait l'un de ses quatre fils. Et là, l'histoire de Tino rejoint celle d'Elvis Presley dans l'amour maternel. La mama est restée à Ajaccio. Passant rue Sainte-Ferréol. Tino voit dans la vitrine d'un disquaire : « Enregistrez votre voix pour cent sous. »

« Depuis le temps qu'on ne s'est pas vu... ça lui ferait plaisir à maman, d'entendre ma voix. »

Laurent Rossi acquiesce. Ils entrent. Tino s'installe dans la cabine. Pour la première fois de sa vie il est face à ce drôle de truc qu'on appelle un microphone.

« Vous allez chanter quoi ? » demande le marchand, M. Mossé.

— Ajacciu bellu.

— Vous avez droit à la deuxième face. Un autre titre ?

Tino n'hésite pas. En tant que Tintin, il a un répertoire. Il lance :

— « Souviens-toi ».

L'enregistrement terminé, M. Mossé ouvrit la porte, tenant un petit disque en aluminium. Il le mit sur un plateau. (A l'époque, l'aiguille était en bois !). Pour la première fois Laurent Rossi entendait la voix qui allait devenir la plus célèbre et la plus riche de France. Il n'était pas le seul. Il y avait là un certain monsieur Joseph qui lui dit : « Je représente les disques Parlophone. Ça vous plairait d'enregistrer pour nous ? Si vous êtes d'accord, vous serez convoqué à Paris. »

Jacqueline CARTIER

Prochain article : A la conquête de Paris

François Mitterrand :

« Tous les Français sont affectés »

Le président François Mitterrand a adressé mardi un message de condoléances à la famille de Tino Rossi, dans lequel il rend hommage « à la qualité de l'art » du chanteur.

« La disparition de Tino Rossi affecte tous les Français qui ont été sensibles au charme et à la qualité de son art et de sa personne. »

« A sa famille, à ses proches, j'adresse mes condoléances et l'expression de mes sentiments attristés. »

Signé : François Mitterrand.

Jacques Chirac :

« Au nom des Parisiens... »

Le maire de Paris, M. Jacques Chirac, a adressé un télégramme à Mme Tino Rossi où il exprime « au nom des Parisiens, comme à titre personnel, sa profonde émotion ».

Tino Rossi fut toujours si présent parmi nous au cours de sa longue et si brillante carrière. Il appartenait à ce Paris qui ne cessa de lui rendre hommage et au prestige duquel il contribua. »

Prosper Alfonsi :

« Une image de la Corse »

M. Prosper Alfonsi, président de l'Assemblée de Corse, dès l'annonce de la mort de Tino Rossi, a souligné qu'avec sa disparition c'est toute une image de la Corse qui s'efface.

par deux belles gifles



Tino Rossi n'avait pas que des admiratrices. La preuve : les admirateurs qui sont venus l'accompagner en 1937, lorsqu'il prend le train gare Saint-Lazare pour aller s'embarquer au Havre vers les Etats-Unis.



C'était en 1936 : casque de cheveux noirs, sourcils parfaitement dessinés sur un regard de velours, Tino chante un de ses plus grands succès : « Marinella ».



Sous la casquette, avec des moustaches, en Français moyen, c'est bien Tino Rossi. Dans « Deux amours », en 1948, avec Simone Valère. Explication : le metteur en scène Richard Pottier lui donne un double rôle.

Johnny Hallyday :
« De toutes les époques »

Johnny Halliday : « J'ai été deux ou trois fois chez lui en Corse, il y a quatre ans. Je le connaissais, mais j'étais surtout ami avec son fils Laurent. Nous avons commencé à faire nos débuts ensemble et je lui ai donné des conseils au début de sa carrière.

« Je crois que Tino Rossi fait partie de toutes les époques. C'est le seul qui vendait, à part le chanteur américain Bing Crosby, 100.000 disques à chaque Noël. Il a marqué son époque. Il restera toujours présent et il ne faut pas oublier que toutes les femmes étaient folles de lui. »

Adamo :
« Il m'a stupéfié »

« A mes débuts, on m'avait surnommé le « Tino Rossi de Belgique ». Je trouvais ça très flatteur et j'en étais ravi. Notre similitude venait peut-être du fait que la Corse et la Sicile sont deux îles sœurs.

« A l'arrivée de ma famille en Belgique, c'est le chanteur français que mon père écoutait le plus souvent. Il nous rendait un peu du soleil qui nous manquait.

« Pourquoi ce succès ? La chanson française était très grise et sombre. Son irruption et celle de Trenet l'ont ensoleillée. Il fut l'un des premiers à chanter le bon sens populaire, le rêve naïf et exotique du grand public.

« Je l'ai vu enregistrer un disque. Il m'a stupéfié en réussissant la première prise. D'habitude, il y en a cinq ou six. Avec lui, c'était parfait du premier coup. »

C'est le chanteur que l'on faisait tourner Et pourtant...

TINO ROSSI n'a jamais été un grand acteur de cinéma et il le savait. Il était une vedette de la chanson dont le nom attirait les foules vers des films où il avait des rôles taillés sur mesure — et souvent sur petites mesures. Pourtant, dans la vingtaine de films dont il fut l'interprète principal et la raison d'être, on compte quelques succès comme « Naples au baiser de feu », « Fièvres », « La Belle Meunière »...

Son premier engagement pour le cinéma lui laissait un mauvais souvenir. L'assistant du metteur en scène Maurice Tournier était venu le voir dans les coulisses de l'A.B.C. en 1934 pour lui proposer de tourner dans « L'Affaire Coquelet ». Il donna tout de suite son accord mais, c'était uniquement sa voix dont on avait besoin pour doubler un acteur dans « Pour t'avoir au clair de lune ».

Ensuite, il fut un troubadour qui interprétait un bout de chanson dans « Ademaï au Moyen Age », avec Noël Noël, et l'on entendit encore sa voix dans « Vogue mon cœur ». Puis il eut deux petits rôles dans « L'Affaire Coquelet » dont personne n'a gardé le souvenir et « Les Nuits moscovites » avec Annabella, Harry Baur et Pierre-Richard Willm. C'était déjà plus sérieux !

Sa véritable carrière commence en 1936 avec « Marinella » dont le titre est celui d'une chanson qui connaît un grand succès populaire. Dans ce film, il a pour part-

naire, outre la jeune première Yvette Lebon, l'acteur le plus gaulouilleur du cinéma, un vrai titi parisien, Julien Carette, qui lui fait cette remarque judicieuse et biaisée.

« De toute façon, le public viendra pour entendre ta voix de velours... Le reste, il s'en fout éperdument ! »

« Naples au baiser de feu »

« Marinella » marche si bien que les films s'enchaînent. D'abord « Au son des guitares » que Tino accepte tout de suite parce qu'il sera tourné en Corse. Mais le metteur en scène, Pierre-Jean Denis, est furieux : les admiratrices de Tino sont si nombreuses et si indisciplinées qu'il est impossible de tourner en extérieurs. On décide de repartir pour Marseille, mais l'avion est saboté pour que Tino ne puisse pas refuser de chanter à une réunion électorale. Le film se fait quand même. On n'en retient que les chansons, pour lesquelles Tino s'accompagne lui-même non seulement à la guitare mais à l'accordéon.

Plus sérieux, « Naples au baiser de feu » est l'adaptation par le grand metteur en scène Augusto Genina d'un roman à succès d'Auguste Bailly. Fiancé à Mireille Balin, la grande jeune première de l'époque, il est vamped par Viviane Romance, la femme fatale des années 30. Et il chante des succès comme « Tarentelle » et surtout « Santa Lucia », que Michel Simon fredonne à ses côtés en s'accompagnant à la guitare. Tout

de suite après — et c'est son dernier film avant la guerre — il tourne « les Lumières de Paris » qui se déroule dans le cadre d'un music-hall. Parmi les attractions, un phoque nommé « Charlot » qui l'applaudit frénétiquement avec ses nageoires.

Après être resté loin des studios pendant les deux premières années de l'Occupation, il tourne un film en 1941, en zone sud, c'est-à-dire non occupée par les Allemands, « Le Soleil a toujours raison », sur un scénario de Jacques Prévert, et dont l'action se passe en Camargue. Puis c'est « le Chant de l'exilé », « Mon amour est près de toi » et « l'Île d'amour », qu'il accepte parce que l'action se passe en Corse.

Sérénade aux images

Malheureusement il est impossible d'y aller et l'on reste sur la Côte d'Azur... ce qui vaut à toute l'équipe d'être jetée pour quelques heures en prison parce que, sans le savoir, ils avaient tourné, près de Bandol, dans une zone côtière interdite aux civils.

Un télégramme du metteur en scène Jean Delannoy le fait alors remonter à Paris pour « Fièvres », où, d'abord séducteur désabusé, il finit par entrer au couvent. Principale attraction : il chante l'« Ave Maria » de Schubert, et aussi la sérénade du « Don Juan » de Mozart.

« Sérénade aux nuages », d'André Cayatte, est son premier film après la Libération. Il est tout de suite suivi par « Le Gardian », adaptation du « Roi de Camargue », de Jean Aicard. Il y fait engager une jeune et jolie danseuse remarquée dans un spectacle de ballets, Lilia Vetti, qu'il épousera après avoir tourné plusieurs autres films avec elle. Dans « Le Gardian », il est à cheval et il chante quand il découvre une femme à demi nue dans les roseaux, Lilia elle-même.

« Le Chanteur inconnu » d'André Cayatte, lui permet d'élargir son répertoire en interprétant une valse de Brahms, « Tristesse », de Chopin, la cavatine du « Roi d'Ys », plus un pot-pourri de ses anciens succès.

Richard Pottier fait alors confiance au comédien en lui donnant un double rôle dans « Destins », tourné en 1946. Il est tour à tour un chanteur populaire et son sosie, un voyou. Mais Marcel Pagnol lui demande d'être Franz Schubert dans « La Belle Meunière », avec Jacqueline Pagnol pour partenaire. Réalisé dans un décor construit à « La Collesur-Loup », sur une des propriétés de Pagnol, ce film est d'abord tourné en noir et blanc. Mais l'auteur de « Marius » découvre le procédé Rouxcolor, et l'on recommence tout en couleur.

Le succès est mitigé et ça n'est que deux ans après que Tino revient devant les caméras de Richard Pottier qui lui

confie à nouveau un double rôle dans « Deux amours ». Il joue deux frères, un boiteux et un joyeux drille, l'un et l'autre amoureux de Simone Valère, et il chante « Heureux cavalier ». Avec « Marinella », il aborde, pour la seule fois de sa carrière, le genre policier pour revenir très vite aux films musicaux avec notamment « Envoi de fleurs » où il est le célèbre Paul Delmet dont il interprète les airs les plus connus.

Gondolier pour Sacha Guitry

Suivent des films de moindre importance où l'on fait surtout appel au chanteur, « Paris chante toujours », « Au pays du soleil », « Son dernier Noël », où il sauve de la mort une fillette malade en lui chantant Noël ; « Tourments », un mélodrame sur un

enfant abandonné où il interprète des airs de Misraki et Sylviano. Sacha Guitry fait de lui un gondolier dans « Si Versailles m'était conté » en 1954. Et enfin ce sont deux dernières apparitions dans « Candide » en 1960 et « Une drôle de bourrique », film réalisé en Corse en 1970 grâce à sa participation amicale.

C'est donc bien le chanteur — et presque jamais le comédien — que l'on a fait tourner. Et l'on réalise aujourd'hui qu'on aurait dû — qu'on aurait pu — faire beaucoup mieux à l'écran avec une telle vedette.

Il n'a manqué au cinéma français que de lui permettre de tourner une vraie comédie musicale où son talent aurait pu être mieux employé que dans de petites opérettes filmées qui ne restent dans notre mémoire que par les airs qu'il y interprétait.

Robert CHAZAL

Il célébrait la messe de l'amour

Il y avait Tino... et les autres. Même pour ceux de ma génération, qui ont plus en tête le souvenir d'un monsieur dans la forge de l'âge que d'un jeune séducteur à l'œil de velours. Parce que Tino, dans les familles, tout le monde le fredonnait. Son « Marinella » n'a pas bercé ma jeunesse, mais il fait partie de mon patrimoine musical. Si, si, je peux vous le chanter avec

« Tchi, Tchi » et « Méditerranée » !

Il ne m'a pas fait rêver, mais il est là dans ma tête. Dans mon cœur aussi, un peu.

C'est Vincent Scotto qui lui a dit à ses tout débuts : « Chante l'amour et tu dureras éternellement. »

Tino l'a écouté. Et son amour de l'amour l'a mené jusqu'au Casino de Paris l'année dernière où,

a soixante-quinze ans, il ne chantait plus : il célébrait une messe. Il a rempli sa salle comme au premier jour, comblé de voir arriver des autocars entiers, venus de toute la France, et remplis par ces fans qui jamais ne l'ont trahi, et qui reprenaient en chœur (de tout leur cœur) ses chansons passées dans la mémoire collective du peuple français.

Chante-t-il bien ? Cha-

cun dira son sentiment sur ce point. Mais faut-il seulement se poser la question, quand on a devant soi un pareil phénomène ? 50 ans d'une carrière à faire rêver, cela n'arrive jamais par hasard. Il faut le magnétisme, les chansons, le travail (beaucoup) et surtout, par-dessus tout, le talent. C'était cela, le secret de Tino : il avait tout ça.

Michèle DOKAN